

After The Walls (UTOPIA)

Dernier volet de la Trilogie des Parenthèses (partie1)

UTOPIA, c'est l'imaginaire de l'abri, et c'est aussi la construction d'un abri pour l'imaginaire, dans sa dimension collective. Cette ligne est comme un mur où la sentinelle regarde des deux côtés en même temps. Être abrité : n'a-t-on pas là la disposition fondamentale de l'être humain, et cela, depuis nos deux « origines », celle de l'histoire, et celle du ventre maternel ? C'est le lieu commun par excellence, et c'est aussi le non-lieu qui, par excellence, nous menace.

Après avoir jeté ses bases dans l'exposition d'une solitude et l'avoir ouvert sur la famille, la Trilogie des Parenthèses continue son exploration en ouvrant une perspective qui, par définition, nous regarde. Le rapport collectif est ici au centre de ce voyage qui promet de beaux lendemains, et nous convie déjà, l'année prochaine avec After The Walls (DYSTOPIA), au partage de cette expérience commune, dans l'utopie concrétisée et la négation radicale qu'elle comporte – ce lieu de nulle part dans un temps dilaté.

Entre ces deux temps situés dans les lieux du théâtre, une communauté fictive se met en place, que chacun pourra rejoindre à l'issue de cette représentation.

Si l'on se replonge dans les archives du XXème siècle, on retrouve de belles formulations d'avenir, qui mêlaient subtilement la prescription d'ordre et la promesse de liberté. Et si les ordres étaient bien exécutés, comme le devoir d'habiter ici, et d'aller travailler là-bas, la liberté était la promesse d'un instant savoureux et d'un lieu désigné où l'on pouvait enfin faire quelque chose « pour soi », avoir du temps « à soi », et peut-être s'adonner, désaffecté, au rêve de « sa vie ». Le rêve collectif accouchait ainsi d'un rêve d'intimité.

La construction effective d'un lieu commun où chacun pourrait rêver à sa guise est l'objet de notre conférence-théâtre. Au centre, un homme, doué de parole, qui, par ses mots, va nous emmener avec lui, dans ce rêve-là – du lieu commun et de son imaginaire. Et sa logique est implacable. Il est seul, et il s'avance devant nous. Il a un projet, et nous sommes invités à participer. Car il a lui aussi besoin de nous. Il a besoin de notre sollicitude et de notre participation. Il a aussi besoin de notre imagination. Il a besoin que s'exprime en nous notre rêve le plus profond, qui est la condition de tous les autres. Et la bonne nouvelle, c'est qu'il possède un truc pour nous le révéler, et dans les mots, et dans les actes. Il a compris depuis longtemps qu'en ce qui concerne le rêve et le réel, le mur fuit de toute part.

Depuis longtemps, depuis toujours, le mur est creusé, fissuré et ouvert à différents endroits, par lesquels s'échangent les propriétés et les êtres. Et la capacité à rêver serait directement proportionnelle à la porosité du mur. À partir de quel degré de porosité ne sommes nous plus face à un mur ? Et après tout, qu'est-ce qu'un mur, si ce n'est un dispositif qui pose en même temps le visible et l'invisible, le fait brut et son insondable mystère rempli d'histoires à dormir debout, ou à coucher dehors... ?

La Trilogie des Parenthèses a émergé au milieu de ces thèmes, et a construit autour de ça, un pacte tragique par le biais du théâtre.

(Self)-Service reconstituait le quatrième mur du théâtre naturaliste en une paroi translucide. La drame était déterminé à l'avance par une bande-son enregistrée, il opérait son retournement final et donnait à voir un esprit solitaire et tourmenté, qui ne pouvait s'empêcher de faire rentrer du monde chez lui. Avec (Self)-Service était posé le premier jalon de la Trilogie. La recherche formelle crée un dispositif de narration dans lequel les lieux et les êtres échangent leurs principes respectifs. L'âme est un abri qui se constitue avec les lieux.

HABIT(U)ATION posait la question du danger imminent au sein d'un monde routinier. La famille et son lieu constituaient l'expression de cette routine. En elles, famille et maison, se rejoignent les cycles du jour et de la nuit, de la naissance et de la mort, du travail et du repos. Ainsi, quand l'enfant décide d'agir contre cette routine, c'est tout le lieu qui se transforme pour donner à voir un ballet étrange, où les choses, les objets et les âmes partagent désormais la même scène et s'échangent leurs qualités respectives. Du monde complètement fermé de la solitude, la scène s'ouvrait vers un ailleurs, dans une sorte de rêve éveillé et provoqué. L'agonie était l'instant où tout pouvait être rejoué, pour une unique fois. Et tandis que la version pessimiste ne voyait là qu'une simple mise à mort, une autre version nous était donnée à voir, des virtualité vivantes qui se rejoignent enfin dans un moment éternel. La scénographie opérait alors une transformation complète à l'intérieur du cadre.

Pour ce troisième volet, After The Walls, se composant lui-même de deux parties, avec le rêve et sa réalisation, le projet et son accomplissement, des deux côtés du mur, c'est toute la société qui est maintenant, et potentiellement, concernée.

Le cadre de scène déborde. Le quatrième mur disparaît et le texte prend une importance nouvelle – C'est tout le dispositif théâtral qui ouvre grand ses portes, pour échanger directement avec le public,

After The Walls (UTOPIA)

dans une volonté de transparence. Et le point final de la représentation n'est ici qu'un nouveau départ vers la suite du récit. Entre les deux, la mise en scène nous propose, par le biais d'un site web, le récit du passage de l'un à l'autre. L'outil, de la scène théâtrale, passe ici dans un lieu virtuel que chacun peut rejoindre, s'il est muni de la technologie appropriée.

Dans cette aventure, les doubles sens abondent. La figure même qui va habiter le plateau et nous emmener vers ce voyage dans le temps et l'espace, nous donne les clés de l'histoire prochaine. C'est elle qui va planter un décor pour une pièce à venir, avec notre participation. Mais elle est aussi la représentation d'une figure bien connue, du porteur de vérité, du visionnaire qui sait déjà ce que nous ne savons pas encore, et qui sait encore mieux que nous ce que nous voulons. Un mur entre l'esprit et le monde s'est ainsi dressé, qui permet ce petit détour par lequel le pouvoir de faire se donne une légitimité. Les grands hommes écrivent cette histoire, pendant que les multitudes la subissent. Un des trucs narratifs que la modernité nous a légués, avec ce personnage du guide, qui va du gourou au publicitaire, en passant par l'artiste et l'expert, c'est, au magasin des nouveautés, le coup de « la table rase ». A côté des bienfaits certains par lesquels il se présente, le progrès s'est le plus souvent imposé dans une sorte d'état d'urgence dont on pourrait dérouler les sacrifices et les destructions, dans une litanie sans fin. La guerre fut par exemple un puissant moyen de moderniser le continent européen. Et par cette histoire et ses fantômes, à côté du récit triomphant à la pointe duquel certains sondent encore l'avenir, s'est posé un amas de ruines, indissociable, sous lequel nous essayons d'inventer le présent. Notre figure se place au centre de cette scène, qui est comme le moteur de l'histoire.

Il en possède toutes les ficelles, tous les défauts, et toutes les qualités. C'est comme si, dans un geste qu'il nous propose de partager, il opérait la dernière révolution de cet esprit, qui nous fait alors avancer un pas plus loin, vers la libération finale, dans la constitution d'un nouvel espace-temps.

« Seule la main qui efface peut écrire le mot juste » est la phrase que le personnage s'est engagé à effacer, en commençant par la fin, pour que nous puissions enfin, ensemble, écrire le mot juste.

Seule la main qui efface...

Jean-Bastient Tinant, *Avril 2013*